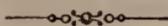


# SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

STATIONS DU SUD DE L'AFRIQUE. — NOUVELLES DE  
M. ARBOUSSET.

Paris, 9 mars 1863.

La correspondance de nos missionnaires du Sud de l'Afrique continue à témoigner des grands embarras où la désolante sécheresse, qui a si longtemps régné dans le pays tout entier, les a jetés, eux et leurs troupes. Pour la plupart de nos frères l'existence est devenue extrêmement difficile. Ils ont dû, eux aussi, comme les Boers, se mettre à parcourir les villages des Bassoutos dans l'espérance de pouvoir procurer à leurs familles un peu de ce pain quotidien que nous avons ici en si grande abondance.

Madame Mabile raconte à ce propos un incident qui fait honneur à l'Eglise de Thaba-Bossion. Notre sœur et son mari s'étaient transportés de Morija au sein de l'ancien troupeau de leur père, sachant qu'il y avait encore là quelques ressources. Ils avaient pris avec eux des objets d'échange et de l'argent, mais de bonnes chrétiennes de l'endroit, renonçant aux grands profits qu'elles eussent pu faire, se hâtèrent de *donner* une petite provision de blé à la jeune servante de Christ qu'elles ont vu grandir au milieu d'elles et qu'elles respectent maintenant comme une mère.

Nous avons raconté, dans notre dernière livraison, com-

ment, au milieu de la grande calamité qui a fait gémir tous les habitants de l'Afrique du Sud, les Bassoutos ont vu le premier signe d'un retour de la faveur céleste se manifester au moment où plusieurs missionnaires, réunis à Morija, consacraient au Seigneur vingt-et-un néophytes et le suppliaient d'avoir pitié des souffrances de tout un peuple. Madame Mabille revient sur cet incident remarquable, dans sa correspondance, et parle avec entraînement de la vive impression qu'il a produite.

« Nous avons, dit-elle, près de 1,300 personnes au service (1). Le chef Letsié, fils aîné de Moshesh, s'y trouvait. Le ciel semblait d'airain, le bétail mourait partout. Le blé, mis en terre depuis plus de trois mois, ne germait pas..... Les païens eux-mêmes, au désespoir, se décidèrent à demander aux missionnaires de recourir à la prière. Le jour de notre fête fut choisi pour cela et notre Dieu voulut bien faire éclater sa gloire. Dans l'après-midi de ce même jour nous eûmes une abondante averse. Vous pourrez comprendre avec quelle émotion et quelle reconnaissance nous entonnâmes, avec nos frères, pendant que la pluie tombait, notre magnifique cantique français :

« Grand Dieu nous te bénissons, etc ! »

« Le dimanche suivant fut mis à part comme jour d'actions de grâces et de prière pour le renouvellement du bienfait dont nous avons joui dans plusieurs de nos stations. Depuis lors le Seigneur nous a de nouveau envoyé la pluie à diverses reprises. »

On a d'excellentes nouvelles de M. Arbousset. Nos Eglises savent qu'une importante mission dans l'Océanie a été récemment confiée à cet infatigable serviteur de Christ. Nous

(1) C'est par une erreur typographique que ce nombre a été réduit à 400 dans notre dernière livraison.

nous estimons heureux de pouvoir leur communiquer d'intéressants extraits de sa correspondance intime avec son ancien ami, le directeur de la maison des Missions.

---

A bord du vapeur *la Seine*, 15 décembre 1862.

« Mon cher ami,

« Par la grâce de Dieu, nous avons eu jusqu'ici une traversée heureuse. Partis le 2 du courant, à 3 heures du soir, de Southampton, nous voici déjà sous le tropique du Cancer, près d'atteindre l'île de Saint-Thomas, à l'entrée des Antilles. Cette fois-ci, la baie de Biscaye s'est montrée favorable. J'y ai repassé les détails de l'affreuse tempête que nous y essayâmes, toi et moi, il y a trente ans passés, et ceux plus effrayants encore de mon triste naufrage dans ces eaux désastreuses. En Dieu seul est notre sûreté ; « nos jours sont dans sa main ; » mais je sens que cette confiance, quelque grande quelle puisse être, ne doit point nous empêcher d'user des moyens de prudence. Sous ce rapport, un bateau à vapeur offre de bien précieuses garanties. Sur un vaisseau à voiles nous aurions essuyé toute la violence d'une tempête dans le golfe de Gascogne.—La mer y était grosse : deux jours de suite elle nous a fortement secoués ; mais notre paquebot est promptement sorti de ces parages.

» Chaque jour m'éloigne d'une centaine de lieues de plus de ma famille, et me rapproche d'autant du champ de mes travaux futurs ; puisse le Seigneur m'y conduire en toute sûreté, m'animer pour mes nouveaux combats, m'y préparer des joies au milieu des peines qui m'attendent ! Certainement nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes ; mais nous sommes au Seigneur.

« A bord de ce navire, nous tâchons de faire un peu de bien. Le champ est beaucoup moins limité que dans un voi-

lier. Nous sommes près de 200 passagers, et l'équipage compte un nombre incroyable de gens. — Dimanche dernier, on se réunit dans la vaste et longue salle à manger, qui vaut une chapelle. Le capitaine lut les prières, et je prêchai ensuite. L'auditoire parut écouter avec intérêt, fut même ému. Ce service me parut bien solennel. Hier nous en avons eu deux semblables. Des missionnaires wesleyens, qui se rendent en Amérique, ont parlé avec force et dans un vrai sentiment de foi. Que Dieu y ajoute sa bénédiction !

« Les traités religieux nous manquent, ce que je regrette extrêmement. Je tâche d'avoir des conversations sérieuses avec les personnes qui s'y prêtent, et elles ne manquent pas. Cependant, les romans et autres lectures légères abondent ; on parle beaucoup plus de la terre que du ciel autour de nous. Que de matérialisme dans les cœurs ! que d'incrédulité dans les esprits ! Ces passagers anglais, français, allemands, espagnols, hollandais, péruviens, et de je ne sais combien de nations différentes, mangent, boivent, chantent, jouent aux cartes, nous étourdissent constamment les oreilles de leur bruit, et le fond de la conversation est ordinairement très léger ; on semble ne devenir sérieux que lorsqu'on s'entretient d'affaires. Que le Seigneur me rende fidèle, pour que je ne laisse échapper aucune occasion de le glorifier au milieu de mes compagnons de voyage ! — Je te quitte, pour aller sur le pont chercher un peu d'air. Vous gelez sans doute à Paris : ici nous commençons à subir une température de salamandre. — J'ajouterai un mot, si je le puis, de Saint-Thomas.

« Ton ami, etc. »

Saint-Thomas, 18 décembre 1862.

« La bonne providence de Dieu nous amena hier dans ce port en toute sûreté. C'était par une belle matinée, dans un

pays où l'on ne connaît guère qu'un été perpétuel. Quelle belle petite ville s'offrit à notre vue ! Trois collines d'égale grandeur, à égales distances, couvertes de maisons danoises très propres, bien aérées, forment une espèce d'amphithéâtre que dominant des montagnes de quatre à cinq cents pieds d'élévation, fertiles, bien boisées. Cette île m'a enchanté. On y vit tranquille ; seulement on y est presque en serre-chaude.

« La population peut s'élever à 12 ou 13 mille âmes. On compte dans la ville environ 2,300 moraves, 880 presbytériens, 2,200 luthériens, 2,800 épiscopaux, 3 à 4,000 catholiques, 380 juifs, 60 méthodistes, 5 à 6 swédeborgiens.

« Ma première visite a été pour M. Kleiner, excellent missionnaire morave qui m'a piloté et hébergé. Sa sérénité a été pour mon âme une éloquente prédication. Il a une institution indigène qui m'a aussi bien intéressé. Son école m'a paru fort bien tenue. Les élèves m'ont chanté des cantiques délicieux. Quand je leur ai adressé quelques exhortations, ils ont écouté avec une attention intelligente et respectueuse.

« Ensuite je suis allé voir l'école, plus nombreuse et non moins intéressante, qu'a établi M. Rohr, fidèle pasteur épiscopal. M. Hamilton, missionnaire morave, établi à Nisky près de la ville, est venu me chercher en voiture. J'ai parcouru sa station, et le soir, à 7 h. 1/2, nous avons eu une réunion bénie de l'Eglise presbytérienne (dite hollandaise) dont M. Allan est pasteur. Le temple est beau, bien éclairé ; l'assemblée s'élevait à 3 à 400 personnes de toute couleur. Comme on s'intéresse particulièrement aux missions d'Afrique, j'ai donné des détails sur celle des Bassoutos. Cette soirée a été bénie !

« Adieu. On va appareiller pour Panama.

« Ton ami,

T. A. »

---

*Post scriptum.* Les Danois possèdent aux Antilles trois îles rapprochées les unes des autres et comparativement prospères. Sainte-Croix est la plus importante et la mieux cultivée. Un recensement de la population, fait il y a dix ans, portait à 26,000 le nombre de nègres ou autres hommes de couleur, et celui des blancs à 3,000. Le gouverneur général réside à Christianstadt. Cette île n'a pas de hautes montagnes, mais le sol en est fertile; on y trouve de belles plantations et des routes excellentes.

« L'île de Saint-Thomas est moins grande, mais plus montagneuse. Une chaîne de hautes collines bien boisées la traverse de l'ouest à l'est. La population est très variée, elle se compose de Nègres, d'Espagnols, d'Anglais, de Danois et s'élève de 14 à 15,000 âmes. Elle jouit d'un port libre et, par conséquent, d'un commerce considérable, qui seul la fait vivre, car le sol, d'ailleurs fertile, produit très peu, faute de bras pour le cultiver.

« La troisième île de ce petit archipel, qui semble n'en faire qu'une avec celle de Saint-Thomas, est appelée Saint-Jean.

« Le jour où je débarquai à Saint-Thomas, je ne us, je l'avoue, me défendre d'une espèce d'orgueil missionnaire en me disant : C'est donc ici qu'arrivèrent, en 1732, Leonhard Dober et David Nitschmann, les premiers apôtres des Nègres esclaves ! L'Eglise du Christ avait oublié le monde païen, eux s'en rappelèrent. Elle avait négligé le commandement solennel de son divin chef : « Allez et prêchez l'Evangile à toute créature ; » mais ces frères simples, obéissants, le mirent en pratique. Ils partirent d'Herrnhut pour Saint-Thomas, riches de six dollars chacun ! L'un était potier, l'autre charpentier. Ils comptaient sur leurs bras pour vivre. Dieu ne les laissa manquer de rien. C'est eux qui ont ouvert l'arène, et une armée nombreuse de messagers du salut parmi les païens ont suivi leurs pas intrépides et bénis.

Honneur à l'humble mais obéissante Eglise qui les délégua; gloire au divin chef qu'elle sert et glorifie !

« C'est lui qui accorda le succès à nos deux frères. En 1736, on vit à Saint-Thomas, dans la conversion de trois esclaves, les prémices de la moisson que Dieu préparait à ses serviteurs. — J'ai visité Nisky, où les frères établirent leur première station. Elle existe encore, et elle présente, en sus d'une nombreuse Eglise de croyants, une école de 300 élèves, sous la direction d'un missionnaire intelligent et très dévoué, M. Hamilton. Ce digne serviteur de Dieu croit que les premiers missionnaires, en vivant exclusivement du travail de leurs mains, et en s'abstenant de faire appel à la libéralité de leurs néophytes ont, par là, rendu difficile le devoir de faire contribuer les troupeaux à l'entretien du culte, et il travaille à réparer cette conséquence fâcheuse d'un désintéressement si noble en lui-même. Son vénérable collègue, M. Kleiner, de Saint-Thomas, le seconde en cela avec beaucoup de conviction.

« La mission de Saint-Thomas ne manqua pas d'épreuves à son début ; ainsi, par exemple, dix-huit personnes, suivies bientôt après de onze autres, essayèrent de fonder ici une colonie chrétienne, mais la maladie emporta le plus grand nombre. — Les nègres se montrèrent empressés à recevoir l'Évangile. Mais aussi quels hommes ils avaient pour le leur prêcher ! Frédéric Martin alla un jour arracher à une danse un nommé Mingo. Il lui raconta la passion du Sauveur. A l'ouïe de ces détails navrants, le cœur du jeune homme fut touché, des larmes de contrition coulèrent de ses yeux ; il embrassa la foi, et, pendant vingt ans, il la prêcha lui-même avec un zèle infatigable. A ses funérailles ( en 1758 ) on vit 1,500 personnes, tant hommes de couleur que gens d'origine européenne, à la suite de son cercueil ! La prédication de Frédéric Martin fut le moyen dont le Seigneur se servit pour produire un réveil remarquable. Une persécution s'ensuivit. Les planteurs jetèrent les missionnaires

dans des cachots. Sur ces entrefaites, le comte de Zinzendorf arriva d'une manière inattendue à Saint-Thomas (1739) et par son entremise, les pieux prisonniers purent bientôt recouvrer leur liberté et reprendre leurs travaux. Cependant, la plupart des planteurs se montrèrent hostiles à l'Évangile, et les progrès de la mission en furent retardés pendant plusieurs années. » Le 17 juin 1839, les frères eurent aussi l'extrême douleur de voir deux nouveaux missionnaires essuyer un naufrage sur l'île de Portôla, en vue du port ! L'un d'eux périt dans les vagues, l'autre réussit à s'accrocher à un rocher, sur lequel il monta ; et là, sous l'affreux regard de la mort, animé de l'esprit de foi et de courage d'un vrai soldat chrétien, il se mit à chanter un cantique.

« Encore quelques faits mémorables et je termine cette esquisse.

« En 1741, quatre-vingt-dix personnes furent consacrées à Dieu par le baptême à Neu-Herrnhut.

« En 1749, baptême de Cornélius, si utile pendant près de cinquante ans comme missionnaire indigène.

« En 1750, Frédéric Martin entra dans la joie de son Seigneur. Son sépulcre est en grande vénération parmi les nègres.

« L'année 1752 fut, pour Saint-Thomas un temps de beaucoup de vie spirituelle. Plusieurs centaines d'enfants affluaient aux services religieux.

« Vint ensuite un ouragan qui détruisit la ville de Friedenthal, puis un autre qui ravagea celle de Friedenberg.

« De 1789 à 1790, on vit régner une sécheresse extraordinaire, la famine et des maladies épidémiques. Deux ans plus tard, les maisons de Béthanie furent renversées par un affreux ouragan ; mais les frères relevèrent, cette année même, leur station.

« 1832. Jubilé centenaire de la mission. Depuis sa fonda-

tion jusqu'à cette époque 37,000 personnes avaient été baptisées dans les îles Saint-Thomas, Sainte-Croix et Saint-Jean.

« Je mentionnerai enfin que, depuis 1841, les huit écoles nationales ou danoises de Sainte-Croix, et ensuite celles des deux autres îles, ont été confiées par le gouvernement aux frères de l'Unité morave. — L'émancipation des nègres paraît avoir été avantageuse à toute la population en général. On est très tranquille dans ce pays. Saint-Thomas est administré par un lieutenant-gouverneur, qui n'a qu'une compagnie de 130 soldats sous lui, et pourtant le nombre des habitants de l'île n'est pas beaucoup au-dessous de 14 à 15,000. Que le Seigneur continue à bénir ce pays et ses habitants !

Payta (côtes du Pérou), 31 décembre 1862.

« Le 22 de ce mois je t'ai écrit deux mots de Colon, et le lendemain, de bonne heure, une locomotive nous a pris à trayers l'isthme jusqu'à Panama.

« Nous n'avons passé qu'un jour dans cette ville, la seconde en importance de la république espagnole de la Nouvelle-Grenade. Entrant de nouveau dans un bateau à vapeur, nous sommes arrivés à Guayaquil, dans la république de l'Equateur. Là, on a passé une nuit, pris quelques voyageurs et fait voile pour la baie de Payta, où nous mouillâmes hier, à dix heures du matin.

« M. Blacker, le consul anglais, qui remplit aussi dans cet endroit les fonctions d'agent français, a eu l'aimable attention de nous recevoir, ma fille et moi, sous son toit hospitalier. Nous lui en sommes d'autant plus reconnaissants que les hôtels manquent à Payta et la bonne société également.

« Nous éprouverons ici un retard de deux semaines.

« Me voici donc, cher ami, plus qu'à moitié chemin du lieu

de notre destination. Je ne saurais te dire combien nos cœurs éprouvent de reconnaissance envers le Seigneur pour sa protection, pour les nombreuses grâces que sa bonté nous a accordées et, en particulier, pour celle de notre nouvelle vocation. Oh ! que n'ai-je plus d'entrain ! une plus grande reconnaissance et une abnégation parfaite ! Que veut de nous notre maître ? Quelles sont ses voies mystérieuses ? Je ne réponds pas, je ne puis répondre ; j'obéis et j'avance avec confiance. Être à lui, le suivre partout où sa voix m'appelle : voilà mon devoir, et c'est aussi là mon besoin. Il se chargera de tout le reste.

« Payta est triste au-delà de toute conception. Il y pleut tous les six ans. Pas le moindre petit brin d'herbe. On y boit une eau qui vient de sept lieues de loin, à dos de mulet ; le linge qu'on porte, il faut l'envoyer laver à quarante-deux milles de là. Cette partie du Pérou, comme tant d'autres, est d'une aridité incroyable. Rien, absolument rien que d'immenses bancs de sable dans cet endroit et aux environs. On trouve ici trois à quatre bonnes maisons, et, à part cela, des cases mal construites, salées, qui forment des rues étroites, mal alignées. Quelques marchands espagnols, anglais ou français demeurent dans cet endroit pour y recevoir les produits que Puebla et d'autres villes de l'intérieur leur envoient. La population est presque toute indienne. Elle s'élève à 3 ou 4,000 personnes. On lui rend le témoignage d'être honnête, sobre, laborieuse. Je la trouve forte, d'apparence douce et intelligente.

« Je ne t'ai rien dit de Panama. L'isthme de ce nom n'est qu'une série de forêts impénétrables, où les lianes se marient aux arbres de haute-futaie, ce qui présente un aspect vraiment enchanteur. Si on les faisait disparaître, le sol qui les nourrit donnerait un blé plus abondant et plus beau sans doute qu'aucun autre encore connu. Comme les marais et les rivières abondent dans ces bois touffus, on y obtiendrait

aussi un riz magnifique. Je m'étonne qu'on ait eu le courage d'ouvrir un chemin de fer à travers un tel pays. Le travail a été immense; les sacrifices en vies et en argent exigés par cette entreprise, ont été énormes. Parlez-moi des Américains pour les entreprises hardies! Ce chemin fait honneur à leur caractère. Il leur rapporte, du reste, beaucoup, à ce qu'on dit. Les quelques Indiens perdus encore dans ces forêts, trouvent aux gares du chemin de fer un débouché pour leurs petits produits. Ils apportent des fruits, élèvent des bœufs, coupent du bois et en alimentent la voie ferrée, qui se passe ainsi de charbon. Malheureusement pour eux, personne n'est là pour prendre soin de leurs âmes...!

« A la ville de Panama, peuplée de 11 à 12,000 personnes, les indigènes devraient trouver quelque instruction chrétienne.

« Un pieux Américain s'est pourtant établi là; et, à ses frais et dépens, prenant conseil de son seul zèle personnel, il tient des réunions, ou distribue ici une Bible, là un traité religieux. J'ai visité avec lui quelques Indiens vraiment attachés à l'Évangile, sans parler de quatre à cinq personnes d'origine européenne qui sentent et pensent comme lui. Dieu bénisse abondamment les efforts de ces pieux témoins de la vérité!

« Payta. — *Le 1<sup>er</sup> janvier 1862.* — Les premiers mots qui sortiront de ma plume cette année seront pour toi, bien fidèle ami. Que le Dieu des saints prophètes nous fortifie pour les combats à livrer encore! Je le prie de vous bénir tous et d'établir l'œuvre de vos mains : *Work on earth, and rest in heaven* (Travailler sur la terre et se reposer dans le ciel); c'était la devise de Mme Judson, ce devra être aussi la nôtre jusqu'à la fin.

« J'aime à espérer que mes enfants restés en France jouissent d'une bonne santé. Je les ai confiés à un bon Père. Ils ont aussi des amis qui leur témoigneront de l'intérêt. Je ne suis

pas en trop grand souci à leur sujet. Ce sera pour moi un grand soulagement quand je recevrai de leurs nouvelles. Je vais leur écrire quelques lignes. Je te quitte. N'oublie jamais de me recommander à la miséricorde du Seigneur. C'est à lui que j'élève mon âme en faveur des miens et de vous tous.

« Ton affectionné et dévoué dans la meilleure des causes.

T. ARBOUSSET.

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

### THIBET.

#### PREMIERS TRAVAUX ÉVANGÉLIQUES DES FRÈRES MORAVES.

Nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs une vue de Lé ou Ladak, capitale du pays qui porte lui-même le dernier de ces noms, mais qu'on désigne aussi quelquefois sous celui de Thibet central ou moyen.

Ce pays, très élevé au-dessus du niveau de la mer et couronné de pics singulièrement abruptes, est situé au nord-est du Punjab et fait partie des possessions du sultan ou maharajah de Cachemire.

Ses habitants ont les traits de la race mongole, mais heureusement modifiés par leur mélange avec ceux des aborigènes du Cachemire. Pour se préserver des âpres rigueurs du climat, les hommes se couvrent d'habits de laine épaisse, serrés étroitement autour du corps, et portent, par dessus, d'amples manteaux qui, pour les classes pauvres, consistent